

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !...

vendredi 1 avril 1921

Sommaire :

Le Congrès du Parti Socialiste Belge	* * *
La Passion selon St-Mathieu Joseph de Maistre	Le vieux Philosophe J. Schyrgens
Méthodes Coloniales et Morale Catholique	Pierre Ryckmans
La colère de Dante	Victor Kinon
Un livre justicier	Robert Vallery-Radot
Les idées et les faits : Chronique des idées, J. Schyrgens. — Rome, L. Picard. — Autriche, W. Van der Elst. — Irlande, * * *	

La Semaine

Les socialistes belges ont tenu, comme d'habitude, leurs Pâques rouges. La révolution profonde qu'ils veulent opérer, et opèrent depuis plus de deux ans, semble ne plus présenter aucun caractère de violence ou de désordre. Que les catholiques soient vigilants ! De grandes réformes économiques et sociales s'imposent. N'en laissons ni l'initiative, ni l'exécution au Parti Ouvrier Belge. N'oublions pas surtout que la philosophie du monde, la religion qu'est le socialisme, doit être combattue sans relâche.

Charles de Habsbourg s'en fut à Budapesth dans l'espoir d'y être proclamé roi. La tentative a échoué. Les nouvelles reçues jusqu'à présent ne permettent pas de porter un jugement sur une équipée que les premières dépêches d'agence tendent à représenter comme folle. Le livre du prince Sixte sur l'offre de paix séparée de l'Autriche a montré le couple impérial sous un jour trop favorable pour que nous ne réservions

pas notre jugement jusqu'à plus ample information.

✂ Troubles ouvriers en Italie. Les organisations nationalistes répondent à la violence par la violence. Le moyen réussit. Les socialistes ne prétendent-ils pas empêcher tout emploi de la force armée dans les grèves ? (Voir les décisions votées à Anvers au congrès.)

✂ Troubles communistes en Allemagne. Est-ce un essai bolcheviste ? Veut-on effrayer l'Entente ? Serait-ce une dernière (?) tentative pour esquiver le paiement ? Il est des moyens dangereux à employer et des armes à double tranchant.

✂ M. Viviani est aux États-Unis comme agent de liaison entre les deux républiques. On lui reproche ses sentiments anti-religieux. Il riposte en assistant avec l'ambassadeur de France aux funérailles du Cardinal Gibbons. L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation.

La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

Rédaction : 38, Boulevard Botanique, Bruxelles
Téléphone : B. 9945.

Administration : 60, rue Vital Decoster, Louvain
Tél. 347 et 355.

Conditions de l'abonnement :

Un an 25 francs
Six mois 15 francs
Le numéro 75 centimes
Pour l'étranger port en sus

La revue est envoyée gratuitement, pendant un mois, à quiconque en fait la demande à M. l'Administrateur de La revue catholique des idées et des faits, 60, rue Vital Decoster, Louvain.

A la Grande Fabrique

— — **E. Esders** — —

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages. Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures. Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

Longue rue Neuve, 107-109, Anvers

SUCCURSALE :

Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

PRINCIPALES OPÉRATIONS

Comptes-Courants. — Ouvertures de crédit. — Cautionnements pour travaux publics.

Comptes-Chèques. — Les titulaires d'un compte ont la faculté de rendre les effets et quittances qu'ils ont à payer payables aux caisses de la Banque sans aucun frais.

Dépôts à terme. — Intérêts à convenir.

Escompte et encaissement d'effets de commerce et quittances sur la Belgique et l'Etranger à des conditions très avantageuses. Tarif sur demande.

Avances-Prêts, sur des fonds publics belges et étrangers régulièrement cotés, ainsi que sur immeubles.

Chèques, Mandats et Lettres de crédit sur toutes les villes belges et étrangères.

Fonds publics. — Ordres de bourse tant à Anvers qu'à Bruxelles, Paris, Londres, etc.

Coupons. — Négociés sans frais.

Caisse d'Épargne. — Intérêts 3 1/2 %.

Coffres-Forts blindés, offrant le maximum de sécurité contre le vol et l'incendie.

Action Catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Téléphone B 4991

NOUVELLES PUBLICATIONS :

- 1) **L'Héroïne Nationale Gabrielle Petit**, par CYR. VAN OVERBERGH, belle brochure, franco 0,25 ; 12 ex. franco 2,50 ; 100 ex. franco 16,25 fr.
 - 2) **L'Heure a Sonné!** Tract Pascal Nouvelles par SAVONAROLE, franco 0,40 fr. ; la douz. franco 4,00 fr. ; le cent franco 27,50 fr.
 - 3) **L'Eglise et l'Ecole.** Doctrine, Lois, Document, par le R. P. LALLEMAND, S. J. Prix franco 1,85 fr. ; 12 ex. franco 18 fr. ; 25 ex. franco 36 fr.
 - 4) **Le caractère Chrétien**, par le R. P. OLIVIER, franco 1,60 fr.
 - 5) **L'âge mûr et sa réhabilitation**, (Conférence donnée à la Fédération des Femmes Catholiques Belges) 1,00 fr.
 - 6) **Diagnostic et Traitement des âmes ou l'art de la Direction** par l'auteur des Communions Ferventes ; 8,50 fr., franco 9,00 fr.
 - 7) **Le Programme de l'Électrice communale**, par CYR. VAN OVERBERGH, franco 0,40 fr. ; la douz. franco 4,00 fr. ; le cent franco 26,25 fr.
- L'édition flamande sous presse, 0,15 fr. ; la douz. 1,50 fr. ; le cent 10 fr. franco 11 fr.

Pour paraître fin mars.

Vie du R. P. Lintelo, S. J. Apôtre de la Communion quotidienne, par le R. P. SEVERIN, S. J. I vol. in 8° 352 pages, portraits, 5 fr. ; franco 5,75 fr.

La Science et les Miracles de Lourdes, par le Docteur CUVELIER, 1,00 fr.

Le Congrès du Parti Socialiste Belge

Le parti socialiste de Belgique a tenu son trente-deuxième congrès annuel, à Anvers, les 26, 27 et 28 mars.

« Jamais les syndicats n'ont été aussi vigoureux, jamais nos coopératives n'ont été aussi prospères, jamais notre action politique n'a été aussi nette ni aussi audacieuse » a déclaré fièrement le président, M. Delvigne, député de Liège, en constatant que les résultats obtenus sont la conséquence de l'unité et de la discipline.

Il aurait pu ajouter qu'ils sont la conséquence aussi de la participation des socialistes au gouvernement tripartite entendu et pratiqué d'une certaine manière.

En ce qui concerne l'unité et la discipline, le président du congrès aura eu toute satisfaction. C'est un premier point à souligner, dans une rapide analyse de ces « assises rouges » que le calme, la monotonie même des délibérations et des votes du parti ouvrier belge.

Que nous sommes loin de certains congrès d'antan ! et comme nos révolutionnaires semblent s'être assagis ! La tactique est habile d'ailleurs. Maîtres, en fait, du pouvoir, il est de bonne politique pour eux d'y aller en douceur et de ne pas effaroucher inutilement le bourgeois. Des déclamations incendiaires ou des appels à la violence ne pourraient actuellement que desservir la cause.

Une seconde remarque — très instructive — est que la question des langues n'a joué aucun rôle au congrès. On a nommé un président wallon, un vice-président flamand, et tout le monde fut satisfait. Y avait-il mot d'ordre, ou faut-il croire que les masses populaires socialistes sont moins passionnées pour la question que d'aucuns le prétendent ?



De tous les problèmes qui préoccupent et tiraillent l'opinion publique et le gouvernement, le congrès a naturellement retenu et résolu — comme on résout ces choses dans les congrès — celles qui intéressent particulièrement la classe ouvrière : la crise économique et la question du temps de service militaire. Celle-ci est la seule qui ait donné lieu à un débat quelque peu animé. On a voté le service de six mois « en attendant le désarmement général », et il fut décidé que l'armée ne pourra en aucun cas être employée dans les grèves...

Indépendamment de ce problème d'ordre intérieur, le congrès a adopté les conclusions du rapport sur la création d'une centrale d'éducation ouvrière (lisez : école supérieure de propagandistes), sur le développement des coopératives (lisez : les vaches-à-lait du parti socialiste), sur l'affiliation des mutualités au parti (lisez que les masques peuvent tomber maintenant que la mutualité politique est assurée des hautes protections gouvernementales).



Mais le congrès s'est occupé aussi de politique internationale. Il a été même très loin et très haut dans ce domaine. Il a

voulu opposer une politique internationale ouvrière à la politique suivie par les alliés pour tâcher d'arracher aux allemands battus et malhonnêtes les milliards nécessaires à la reconstruction des régions dévastées par eux en France et en Belgique.

En quoi consiste ce programme d'action internationale que le prolétariat doit faire sien pour résoudre la question des sanctions à imposer à l'Allemagne ?

Tout simplement dans un appel au prolétariat allemand pour qu'il reconnaisse d'abord que les allemands ont provoqué la guerre et l'ont perdue, ensuite qu'ils doivent réparer, conformément à une entente internationale qui les mettra à même de le faire, les ruines dont ils sont responsables.

Et l'on ne peut s'empêcher d'admirer l'allure des débats. Il y a quelque chose de noble et de beau, en effet, dans cet appel à l'Internationale ouvrière et nous ne sommes pas de ceux qui voient partout, soit manœuvres inspirées par Berlin, soit intrigues ourdies à Moscou.

Il faut bien l'avouer : la diplomatie de l'Entente est en très mauvaise posture. Le conflit des intérêts des puissances alliées et associées la rend impuissante et... les allemands sont forts de cette faiblesse !

Voir alors les masses prolétariennes qui ont le plus souffert de l'horrible guerre, tenter de s'unir pour éviter le retour du fléau, a quelque chose de grand.

Mais hélas ! quelle naïve illusion ! et quelle méconnaissance de la pauvre nature humaine !

N'est-ce pas Proudhon qui disait : « au fond de tout problème politique on trouve une question de théologie » ?

Ici, l'erreur théologique cause de tout ce creux et fatal idéalisme est une ignorance profonde de cette vérité première : l'homme est un être déchu. La leçon russe est là pourtant, et à la stigmatiser d'impérialisme rouge, M. Vandervelde ne la rend ni moins lumineuse, ni moins probante. *Oculos habent et non videbunt* !



Le problème est simple. Les nations comme les individus, livrés à eux-mêmes, obéissent d'ordinaire à l'égoïsme et font fi de la justice. L'intérêt de l'Allemagne est opposé au nôtre. Elle tâchera, par tous les moyens, de se soustraire au paiement de sa dette. Les allemands ne paieront que contraints et forcés. L'Allemagne ne s'exécutera que le couteau sur la gorge. Les plus belles déclarations n'y changeront rien.

Alors que l'Église, « la seule Internationale qui tienne », dont les membres sont unis par le lien le plus puissant qui se puisse concevoir, la grâce du Christ, n'a pu empêcher la guerre, ce n'est pas l'Internationale ouvrière, qui, par de simples mots, rétablira la paix.

Quand M. de Brouckère a critiqué les sanctions — et nous sommes bien prêts de croire qu'elles sont très critiquables — il a senti qu'il se devait d'indiquer sa formule à lui. Pas de recours à la force ! a-t-il déclaré, mais la solution doit être cherchée dans le Droit.

Et si l'Allemagne refuse, que fera-t-on ? Si devant les raisons les plus pressantes elle se dérobe ? Se contentera-t-on... d'avoir raison ? Pourquoi cette horreur de la force mise au service du droit ? Nous ne savons quelle sera l'attitude des délégués du prolétariat allemand à la réunion d'Amsterdam. Peut-être tâcheront-ils de faire traîner les choses. Entretemps l'industrie allemande est extraordinairement prospère — dit-on — et la grande pitié des régions dévastées dure toujours...

Pauvres idéalistes égarés ! S'ils allaient, sans s'en douter, faire le jeu de ces capitalistes tant honnis et de ces nationalistes si décriés...



La maîtresse pièce du congrès fut le discours de M. Vander velde. Très adroit, sans doute, mais incontestablement très beau aussi. Comme le cœur d'un catholique se serre à pareille lecture ! Ces idées de fraternité des peuples — même ennemis d'hier ! — cet appel à l'union par dessus les frontières, cette hantise de la terreur que le monde vient de subir — « nous, socialistes, nous ne voulons plus cela. Il faut que l'Internationale nous sauve de ce cauchemar » — comme tout cela est éminemment catholique !

Oui, on souffre indiciblement de voir des idées aussi spécifiquement nôtres, l'unité de la société humaine, la fraternité de tous les hommes, proclamées par quelqu'un qui ne croit pas au Christ. On souffre de voir tant de forces gaspillées à vouloir réaliser en dehors de l'Église du Christ une fraternité des peuples que le monde, depuis qu'il a renié la chrétienté, ne connaît plus. Et cependant, seuls les trésors de grâces confiés par le Christ à son Épouse, pourront faire — si l'humanité le veut — que tous ces rêves deviennent des réalités !...

« Nous, socialistes, — a dit la Ministre de la Justice — nous poursuivons dans l'histoire la tradition du Christ ».

Blasphème, inconscient nous voulons le croire, mais combien ils se trompent ceux qui ne voient dans le socialisme qu'un parti de réformes économiques et sociales. Non ! Le socialisme est une conception du monde, une religion, et voilà pourquoi il nous faut le combattre sans répit.

Jamais la proclamation de notre déchéance originelle ne fut plus opportune ; l'affirmation de la Rédemption par le Christ, plus nécessaire. Que la séparation des enfants de lumière d'avec les fils des ténèbres soit nette et accusée.



La Passion selon St-Mathieu au Conservatoire

Tandis que, sur ce ton si prenant du récit, la voix haute et claire de « l'Évangéliste » narrait les dernières heures de Jésus de Nazareth, l'assistance suivait, atterrée, ce drame poignant interprété en une musique grandiose et définitive où la pathétique lecture est coupée par des méditations douces et graves, parfois passionnées, tandis que de temps à autre toute l'émotion faite de contrition, de reconnaissance et d'amour est ramassée en un de ces chorals majestueux, dont l'auditoire écoutait, silencieux et haletant, la parole recueillie et concentrée, se développant en un rythme pieux et sûr

C'est à un autre drame qu'il me semblait assister : l'éternel drame qui se déroulait dans cette salle, comme il se déroule partout depuis des siècles, la lutte entre le Crucifié et l'âme de tant

d'hommes. Tout événement le sert, mais combien plus une œuvre comme celle-ci, nous parlant, quatre heures durant, de sacrifice et d'amour.

Combien s'étaient rendus, ce jour-là, à ce concert, distraitemment, par dilettantisme, par snobisme, ou par simple amour du beau, et que Jésus allait tenter de saisir, brusquement, à l'improviste, à la faveur d'une phrase oubliée depuis la jeunesse peut-être et clamée dans le silence énorme de cette foule visiblement impressionnée.

— « Le grand prêtre dit à Jésus : Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu ? Jésus lui répondit : Tu l'as dit ; de plus, je vous le dis, vous verrez le Fils de l'Homme siéger à la droite du Tout-Puissant et venir sur les nuées du ciel ».

— Et plus loin : « Le centurion et ceux qui étaient là dirent : Cet homme était vraiment le Fils de Dieu ».

Et quelque chose, tout au fond de moi, pleurait sur ceux qui, entendant cela, verraient un moment surgir éclatante, la lumière et détourneraient les yeux pour n'être pas forcés de quitter les ténèbres.

A la sortie, j'entendis devant moi une dame dire à son amie : « Oh, tu sais, moi, cela m'a appris de l'histoire sainte ! » Et elle rit, d'un joli rire, spirituel et charmant...

Dehors, la douce lumière d'un soir de printemps. Les passants se hâtaient, préoccupés, et la grande ville grondait..

Le vieux philosophe



Joseph de Maistre

Bonne fortune, heureux augure pour la « Revue » de naître en l'année du centenaire et sous le signe de Joseph de Maistre. En se réclamant de sa pensée essentiellement catholique, en se plaçant d'emblée à son école, en invoquant sa maîtrise, il lui semble qu'un rayon de cet astre propice, enfin parvenu au zénith, vient la toucher au front, éveiller ses espérances, lui pronostiquer un fécond avenir au service de la vérité. Elle se doit de saluer le centenaire en mêlant son premier balbutiement au concert qui s'élève vers le Maître inégalé de tous les points du royaume de l'intelligence.

Sa gloire tardive

Maistre ! le grand méconnu, pour qui la gloire, usurpée par les grimauds, moïnayée par les intrigants, fut si lente à venir, longtemps victime de l'esprit de parti et de dénigrement, victime de la faiblesse couarde de trop nombreux catholiques, empressés de porter leur encens aux autels des faux dieux, aux idoles de la popularité, et n'osant pas couronner leurs grands hommes, fussent-ils les plus grands. Ainsi à ceux qui se pâment devant une page de Renan ou d'Anatole France, dont les mélodieux blasphèmes ne troublent pas l'extase de leurs pieux adorateurs, il a fallu que Jules Lemaitre révélât que Louis Veuillot était un des quatre ou cinq premiers prosateurs du XIX^e siècle. Au même troupeau apeuré, effrayé par ces épithètes « intransigeant, théocrate, inquisiteur, panégyriste du bourreau » et autres épouvantails à moineaux, n'a-t-il pas fallu que l'école nationaliste française, arborant ses écrits comme un drapeau, forçant dans ses derniers retranchements la critique poltronne, montrât en de Maistre le penseur de génie, le philosophe politique doué de la clairvoyance jusqu'à la divination, le plus puissant semeur d'idées.

Maistre ! Étrange destinée que la sienne et qui fait presque penser au Moïse d'Alfred de Vigny :

« Je vivrai donc toujours puissant et solitaire. »

Il vécut, en effet, dans la solitude et la pauvreté ; royaliste, il but à longs traits la coupe de l'ingratitude royale ; champion de la Papauté, premier messager laïc de la définition de l'infaillibilité pontificale, il n'obtint même pas cette consolation avant de mourir que Pie VII

agrée la dédicace du *Pape* ; il n'entendit pas l'écho de sa voix qui semblait perdue dans le désert, lui, l'aigle par le cri, l'aile, le vol dans la lumière ; lui, le véritable révélateur du *génie du christianisme*, le Christophe Colomb de cette terre sociale de l'Evangile, que le monde croyait disparue — le mot est de Veillot — comme Colomb, rencontra un Améric Vespuce qui lui a dérobé l'honneur de la découverte, je veux dire Chateaubriand, ce sublime tréfle de phrases.

Enfin, justice est faite, il se dresse de toute sa hauteur devant la postérité, il est grand parmi les grands, et il nous appartient, à nous, catholiques, tout entier, des pieds à la tête.

L'écrivain

L'écrivain d'abord est incomparable. Où donc retrouver cette simplicité d'allure patricienne, unique de transparence, ce marbre étincelant de poli et de solidité, cette plénitude robuste avec l'éclair à la cime de la phrase, et tout cela dans le naturel exquis d'une haute conversation originale, dans cet inimitable style grand seigneur qui tranche tellement sur toute autre prose que chaque phrase vaut une signature. Je donnerais, quant à moi, toutes les fioritures renaniennes et toutes les arabesques de France pour trois lignes de de Maistre. La plus authentique contre-épreuve, peut-être, de l'art d'un écrivain, comme son plus véridique portrait, c'est la correspondance où la plume en s'abandonnant trahit la nature tout comme le fond de l'âme y transparait. A ce compte de Maistre est assuré du premier rang, car il est sans conteste le plus grand épistolier de la littérature française, si la célèbre marquise en est la première épistolière. Mais cette merveilleuse correspondance, qui suffirait à le mettre hors pair, n'est qu'un jeu de sa brillante fantaisie.

Ses œuvres

Il a écrit trois livres immortels qui émergent de toute sa production, un livre politique, *Considérations sur la France* (1791) ; un ouvrage théologique, *Du Pape* (1819) ; un ouvrage philosophique, *Les soirées de Saint-Petersbourg* (1821).

Il a interrogé le Sphinx de la Révolution et lui a arraché son secret. Dieu a voulu punir la France pour la régénérer.

Il a scruté les plaies sociales et montré le remède à tous ses maux dans le Pape infallible, dans le Pape investi de la magistrature internationale.

Il a sondé le mystère de la souffrance, il en a découvert l'origine dans les fautes des créatures libres et justifié la répartition des maux par le moyen de la réversibilité et de la solidarité.

Il fut contre l'école révolutionnaire le vengeur de l'Autorité divine, contre le gallicanisme le vengeur de la Papauté, contre le déisme le vengeur de la Providence.

Successivement il a terrassé le philosophisme de Rousseau, le gallicanisme de Bossuet, l'impiété du dix-huitième siècle.

Quelle est la pierre d'angle de sa pensée, l'assise de toute sa philosophie ? M. Charles Baussan a répondu naguère : *l'idée de l'ordre*. Synthèse de fière altitude ! Pas de place au hasard. Tous les mondes se meuvent sous l'empire de lois éternelles et divines. Les reconnaître, voilà la science. Leur obéir, c'est la morale, c'est la politique, c'est l'esthétique. L'ordre est la loi du monde et la loi de l'homme.

Et, décrivant les orbites de ces vastes constellations d'idées, M. Baussan montre comment gravitent harmonieusement autour de ce point central toutes les spéculations maistriennes philosophiques, politiques et religieuses.

Son opportunité

C'est l'heure de dégager ici la pensée capitale du grand écrivain, parce qu'elle sera l'âme de ce nouveau journal.

Pas d'ordre sans ordonnateur. Dieu est le centre de l'universelle gravitation des mondes et des sociétés. L'éternel honneur de de Maistre sera d'avoir restitué à Dieu sa place dans la politique, à l'origine du pouvoir et dans l'établissement des constitutions. L'athéisme social et le rationalisme constituant, ces idoles révolutionnaires, ces faux dogmes du libéralisme, il les a pulvérisés. Hélas, réduites en poudre sous les coups de son mâle génie, ces idoles sont encore debout dans une foule d'esprits que n'ont pu désabuser ni les plus vigoureuses démonstrations de la science politique ni les plus redoutables leçons de l'histoire.

Bâtir ou rebâtir une société sans Dieu : qui a conçu une pareille folie dans l'antiquité païenne elle-même ?

Supprimez Dieu, supprimez son autorité qui fait la vôtre, supprimez l'irremplaçable fondement, il faut que tout s'écroule, respect et obéissance, conscience et obligation, justice et fidélité, devoir et droit.

Le droit de commander est divin ou il n'est pas. « *Droit divin* », pléonasme, observe le P. Longhaye, ou l'adjectif n'est qu'une épithète de nature ; sinon, le substantif en a menti. Depuis le plus haut détenteur du pouvoir jusqu'au dernier garde-champêtre, qui commande, ou commande de par Dieu ou n'a pas de titre à commander.

Biffez Dieu, l'autorité n'est plus qu'une force et qu'une force supérieure est libre de briser.

Or, nous en sommes là. « Du sein des masses surgit, — c'est le jugement textuel de Mgr. Deploige, un analyste sagace des faits sociaux — une revendication nouvelle, tumultueuse encore mais chaque jour plus distincte. Hier on aspirait à plus de bien-être, aujourd'hui on désire plus de pouvoir. Hier on s'insurgeait contre le paupérisme ; aujourd'hui, contre la sujétion. Hier on demandait : pourquoi des riches et pourquoi des pauvres : Aujourd'hui on demande : de quel droit ceux-ci prétendent-ils commander et pourquoi ceux-ci doivent-ils obéir ?

La crise de l'autorité est ouverte, la possession du pouvoir est l'objectif des convoitises, la cible des compétitions. Le travail revendique la direction, le matelot veut tenir le gouvernail, les pieds veulent être la tête.

Ah ! c'est bien l'heure où dans le désarroi des esprits il faut, à la suite de de Maistre, qui n'a pas plus vieilli que la vérité, rappeler à tous que divine est l'autorité, que commander est un service, et obéir une noblesse.

Conclusion

La vérité catholique fut la clef de voûte du noble édifice qu'il a élevé, la dominante de son génie.

Catholique dans l'essence de son esprit, catholique dans sa politique, catholique dans sa philosophie, il fut intransigeant à l'erreur, implacable au sophisme.

« L'homme, disait-il, qui ne vaut que par ce qu'il croit, ne vaut rien s'il ne croit à rien ». Il eut, lui, la fierté magnifique de la foi, l'intrépidité de ses affirmations, l'inébranlable confiance dans le triomphe de l'unité.

Nous avons le droit de nous enorgueillir d'un tel maître, nous avons le devoir d'embrasser, à son exemple, la vérité catholique dans toute son ampleur et de la faire resplendir dans tous les domaines au sein des ténèbres qui nous envahissent de toutes parts.

On ne lui a pas encore érigé un monument de bronze ou de marbre. Qu'importe ! Saluons de notre admiration le monument de son génie « cet autel élevé à l'ordre, dit Baussan, dressé dans toutes ses œuvres et couronné de si indestructibles lumières qu'après un siècle elles éclairent toujours la vie des intelligences et la vie des peuples ».

J. SCHYRGENS.



Méthodes coloniales et morale catholique

Coloniser, c'est poursuivre la conquête du monde, commencée du jour où l'homme reçut, de son Créateur, l'ordre de croître et de se multiplier.

Aujourd'hui, cette conquête n'est plus qu'une reconquête. Il ne reste plus de terres à découvrir ; mais la moitié des habitants du globe sont incapables de tirer parti des ressources que la nature a mises à leur disposition, et l'autre moitié supplée à cette incapacité.

La colonisation est un droit. C'est une gestion d'affaires pour compte de l'humanité. C'est une mise en tutelle de peuples incapables d'administrer leur part du patrimoine commun. La colonisation est plus qu'un droit : pour les peuples civilisés, c'est un devoir moral ; exactement comme c'est un devoir

moral pour le bon nageur de ne pas regarder avec indifférence assis sur la rive, un malheureux qui se noie.

Mais tutelle n'est pas spoliation. Le « droit à la vie économique », le « droit à l'expansion », méfions nous de ces grands mots. Nous les avons entendus en 1914, et ils voulaient dire : le « droit du plus fort ». Le seul *droit* que les sociétés civilisées puissent invoquer pour coloniser, c'est le droit donné sur la nature, à l'homme, par le Créateur ; nous pouvons aider nos frères inférieurs à exploiter leur coin du monde dans l'intérêt de tous, non abuser de notre force pour le leur faire exploiter à notre seul profit.



Pour mettre en valeur les pays de domination, il y a trois méthodes : exterminer les sauvages habitants et se mettre à leur place ; les exploiter ; ou les civiliser.

L'extermination a été la méthode favorite dans les pays habitables par les européens. Etats-Unis, Canada, Australie, Nouvelle-Zélande ont vu disparaître leurs races autochtones. La solution est, sans doute, efficace : dans tous ces pays, l'œuvre coloniale est entièrement accomplie, au point qu'ils sont devenus métropoles à leur tour.

L'exploitation prend différentes formes. L'antiquité a connu les grands Empires : un peuple maître, et des peuples sujets, politiquement esclaves, qui payaient les impôts et fournissaient les corvées. L'époque moderne a préféré l'esclavage colonial : en même temps que de la terre, on s'emparait des hommes pour en faire des instruments de travail. Là même où, dans la première ivresse de leur triomphe, les conquérants civilisés avaient cru le rendre plus complet en exterminant les autochtones, ils ont vite compris leur erreur et ont cherché à la réparer en faisant des esclaves le principal article d'importation. Les nègres d'Afrique ont fait les plantations de toute la partie chaude de l'Amérique.

Un beau geste de solidarité humaine a supprimé l'esclavage, dans un temps où le problème de la main-d'œuvre n'avait pas l'acuité d'aujourd'hui. On y revient. Le machinisme veut des bras. Si l'esclavage n'existe plus, l'exploitation est loin d'avoir disparu : elle ne disparaîtra, elle ne peut disparaître qu'avec la civilisation. Les nègres enfermés dans les compounds du Transvaal, ceux qu'on « encourage officiellement » à travailler sur les terres des planteurs du British East, ceux qui vivent dans les boues précieuses de Kilo peuvent, en somme, être considérés comme des instruments de travail. Qu'on les laisse mourir de faim par économie, ou qu'on les nourrisse pour les user moins vite, ce ne sont toujours que des outils.

Il y a une troisième méthode, nous en sommes les fruits : elle a pris forme quand les Barbares ont été admis à la naturalisation romaine ; et l'Église, quelques siècles plus tard, l'a fait triompher partout : civiliser les peuples soumis ; les équiper pour la lutte ; les mettre à même de remplir leur mission d'hommes, qui est de dominer la nature, de l'asservir à leurs besoins, et de collaborer *avec* les autres hommes, non de peiner *pour* eux. C'est la seule méthode coloniale qui soit compatible avec l'idée catholique.



Faut-il, alors, fermer les usines du Katanga, renoncer à l'or de Kilo ? Nos sujets noirs doivent-ils devenir des citoyens, élire leurs députés ? Pas le moins du monde. Le salariat, en

soi, n'est pas un mal, ce n'est qu'un malheur. Salarié ne veut pas nécessairement dire exploité ; un jour viendra où les noirs pourront être cela sans ceci. Et d'autre part. « civilisation » n'est pas « assimilation », mais « évolution ». Loin de nous l'idée d'établir entre les hommes des distinctions basées sur la couleur de leur peau. Mais ce serait folie que de fermer les yeux pour ne point voir, pour ne pas constater des distinctions dont la couleur de la peau n'est qu'une manifestation extérieure, accidentelle, accessoire, mais dont leur nature intime, évoluée depuis des millénaires dans des voies différentes des nôtres, constitue le véritable fondement. Le terme même d'« assimilation » condamne la théorie. Assimiler, c'est considérer comme semblable ce qui ne l'est pas. Une loi peut « assimiler » aux français de l'Île de France les nègres de Dakar, de Corée ou de Saint-Louis du Sénégal ; elle ne peut en « faire » des français. Les pseudo-civilisés de Liberia tyrannisent leurs sujets sauvages plus que ne l'ont fait jamais les puissances européennes : on n'abolit pas les conséquences d'un crime qui a duré des siècles en autorisant ses victimes à se faire bourreaux. Erreur surtout, erreur dangereuse, erreur terrible, erreur qui pourra devenir sanglante, que de vendre le droit de cité en échange du service militaire : ç'a été la fin de Rome, et pourtant les Barbares n'étaient pas des sauvages.



Notre œuvre coloniale sera accomplie quand nous aurons fait de notre empire africain un pays civilisé ; c'est-à-dire quand nous aurons vaincu la nature et éduqué les hommes ; forgé l'instrument et préparé l'ouvrier. On oublie trop souvent la deuxième partie du programme. Quand on parle du progrès colonial, on veut dire industrialisation des grands services, outillage économique moderne des ports, des voies fluviales et des voies ferrées, et l'on croit que c'est tout. Imaginez la Belgique envahie par les hordes sauvages venues du fin fond de la forêt congolaise, qui remplaceraient ses habitants : malgré ses usines et malgré ses villes, ce ne sera plus un pays civilisé. L'Afrique industrialisée ne l'est pas davantage. Nous en sommes encore au régime de l'exploitation : les noirs sont exploités, c'est-à-dire que la récompense de leur travail n'est pas proportionnée à leur effort. Et tant qu'ils seront exploités, ils n'auront pas intérêt à produire. Et tant qu'ils ne produiront pas par intérêt, il faudra bien qu'on les fasse travailler de force. Et tant qu'il faudra la contrainte pour les pousser au travail, ils seront esclaves ; — de fait, si pas de nom.

Que le noir soit, de sa nature, nonchalant, paresseux, que le mobile de l'intérêt soit insuffisant pour le pousser au travail, c'est un axiome universellement admis. On ne l'a jamais prouvé, parce que l'on n'a jamais essayé la preuve. En Belgique, un portefaix peut s'acheter une chemise après huit heures de travail. Pour qu'un porteur congolais ait de quoi s'acheter une chemise, il faudrait qu'il fasse une dizaine de fois, à pied, le voyage de Bruxelles à Liège avec une malle sur la tête. S'il fallait travailler chez nous à des conditions pareilles, croyez-vous que l'on trouverait beaucoup de fous assez fous pour se faire portefaix ? Pour s'imaginer qu'ils ont « intérêt » à travailler ? Le jour où un factorien annoncerait qu'il paie ses porteurs, une chemise par jour de travail, on se battrait pour porter ses charges — par intérêt.

En voulez-vous une preuve ? Des ouvriers blancs se sont, il y a quelques mois, mis en grève au Katanga parce que des noirs étaient employés aux mêmes travaux qu'eux. Ils voulaient élever ce qu'on appelle en Afrique du Sud la « colour

bar », interdire aux gens de couleur les métiers bien rémunérés et les cantonner obligatoirement dans les besognes de simples manœuvres. Cette grève est pleine de précieux enseignements. Elle prouve tout d'abord que le noir peut se civiliser, devenir un producteur utile, faire concurrence au blanc, même dans des métiers intelligents. Elle prouve ensuite que le noir ne demande pas mieux que de travailler, quand on lui offre de le faire dans des conditions normales. Elle nous ouvre, enfin, les yeux sur la mentalité de certains blancs qui veulent lui refuser, dans son propre pays, le droit au travail, quand ce travail peut être fait par des européens : lui refuser, en d'autres termes, le droit à la civilisation. C'est nous reconnaître le droit d'exterminer les noirs, là où nous pourrions vivre à leur place.

Pareilles méthodes coloniales vont directement à l'encontre des principes de la morale catholique. Elles tendent, non à civiliser l'Afrique, mais à l'empêcher de se civiliser, précisément parce que la civilisation émanciperait les nègres, et mettrait fin au régime d'exploitation actuel, qui est inévitable, mais doit être transitoire. Certains intérêts voudraient l'éterniser.



Le régime économique actuel de notre colonie est anormal. Travailler cent cinquante jours pour s'acheter une chemise ! Produire une tonne de coton pour payer un kilo de tissu ! Et l'on s'étonne que le nègre n'achète pas plus de chemises, et ne produise pas plus de coton !

Comment la civilisation totale — et non pas seulement l'industrialisation de nos grands services — peut porter remède à cet étrange état de choses : ce sera le sujet de notre prochaine chronique.

PIERRE RYCKMANS,
Résident de l'Urundi.



La colère de Dante

Le songe me saisit les cheveux, et je vis.
Le ciel n'était qu'un mur de ténèbres, hormis
Une ogive laiteuse et pleine de nuées
Où la lune versait, à travers des buées
Livides vers le centre et rousses vers les bords,
Ce jour d'Apocalypse où se lèvent les morts.

Immobile, adossée à l'écran translucide,
Roide et froide, pareille au juge qui décide,
Une ombre était debout.

A l'espèce de froc
Drapant la taille droite et haute comme un roc,
Au capuce abaissé sur la nuque, à la tête
Hautaine de César mélangé de prophète,
Au masque maigre et long, creusé comme au burin
Et sillonné trois fois d'un signe sibyllin.
Au nez droit, dominant de son angle farouche
La ligne sinieuse et mince de la bouche,
Surtout au sombre feu des prunelles sans fond,
On reconnaissait Dante.

Il sondait le mystère
De la terre meurtrie.
Était-ce bien la terre,

Ce royaume de boue et de sang, étendu
Vers tous les horizons, et crevassé, fendu,
Convulsé par la fièvre atroce du carnage,
Broyé, déchiqueté, saccagé par la rage
De la foudre tombée en averse ?... On eût dit
L'endroit épouvantable où le monde finit.
Des bêtes de métal gisaient dans les décombres,
Des bêtes au long cou luisant parmi les ombres;
Des crânes blanchissaient çà et là; des troncs morts,
Des arbres-spectres, étirant leurs moignons tors,
Des arbres qu'on eût crus taillés en pierre grise,
Frissonnaient dans le rire horrible de la bise.
Quoi ! ce sol forcené, possédé du démon,
Ce sol creusé comme une éponge de limon,
Où sans fin alternaient la bosse et le cratère,
Ce sol tumultueux, était-ce bien la terre ?
Quoi ! ce sol excédant la dernière hideur,
Ce sol rouillé, moisi, dégageant une odeur
Vénéneuse qui prend les vautours à la gorge,
Ce sol lardé d'éclats de fer comme la forge
Géante où le cyclope a cent ans martelé,
Ce sol plein de poisons et comme étioilé
Par la fumée infecte et le feu délétère,
Ce sol trois fois martyr, était-ce bien la terre ?...



Et l'ombre qui voyait tressaillit; et les yeux,
Dardant l'éclair au fond du masque impérieux,
Se voilèrent d'horreur; et soudain, sur le monde,
On entendit gronder la grande voix profonde :
« Hommes des temps nouveaux, c'est votre œuvre, cela,
Ce champ du sang ?... Haceldama! Haceldama !...
En ai-je vu pourtant, de ces plaines maudites !
Celle de l'Achéron où les éclairs palpitent,
Et celle où le vent noir, soufflant par tourbillons,
Flagelle incessamment les ombres en haillons,
Et celle où l'eau du Styx pourrit les âmes basses,
Et celle de Dité, la cité des grimaces,
Affreux désert empli de grincements de dents,
Où s'allongent sans fin des sépulcres ardents,
Et celle où sur le sable et les mânes infâmes
Descend à gros flocons une neige de flammes.
Mais du moins la Justice y régnait dans l'horreur;
Et jusque dans le poids précis de la douleur,
Fondant exactement sur les ombres indignes,
L'Ordre éternel avait inscrit ses dures lignes
Mais cela, cette plaine où le Désordre est roi,
Cette mer de fureur, cette houle d'effroi,
Dont les vagues de terre et de fer entrechoquent
Les putrides débris des cadavres en loques,
Ce désert convulsif, frénétique, béant,
Ce tumulte inouï rué vers le néant,
Non ! moi, le voyageur remonté de l'Abîme,
Moi dont l'œil a sondé les entrailles du crime,
Moi qui nage là-haut dans l'océan vermeil
Et qui puis regarder en face le soleil,
Non ! ce chaos qui fait frissonner la lumière,
Je n'ai pu le fixer sans baisser la paupière.
Non ! moi, le grand songeur, je n'avais pas songé
Que l'on pût à ce point plonger dans le péché,
Dans la stupéfiante et stupide folie
De l'ordre renversé, de la règle abolie,
De la loi violée à plein cœur, à plein corps,
Jusqu'à martyriser la poussière des morts !
Ah ! qui donc aurait cru que vous, les hommes sages
Du trésor de sagesse amassé par les âges,
Les derniers-nés du monde au front indépendant,
Un jour, de mer en mer, à travers l'Occident,
Comme un épouvantable et fauve zodiaque,
Selon un art qu'il faut nommer démoniaque,
Par la haine et l'orgueil, par la flamme et le fer,
Vous auriez dessiné ce cercle de l'Enfer !... »



Et Dante regarda plus loin.

Comme une lame
D'un acier bien brillant plus ardemment s'enflamme
Au baiser du soleil, sa face étincela
D'un feu plus redoutable :

« Eh ! qu'est-ce que cela ?
Quel est ce groupe affreux de cavaliers à casques,
Moitié soudards, moitié capitans bergamasques,
Qui caracolent dans une mare de sang ?
Quel est, au milieu d'eux, le César tout-puissant
Qui, très grave, acquiesce au geste des épées
Ordonnant l'incendie et les têtes coupées ?
Quels beaux casques, vraiment travaillés avec art
Et portant au cimier la pointe d'un poignard !
Quels beaux hommes, massifs, pesants, de rouge trogne !
Mais surtout, juste ciel ! quelle belle besogne !...
Bien en selle, houssés de leurs longs manteaux gris,
Ils chevauchent, l'épée au poing, parmi les cris
Des mères et le sang qui monte et monte encore.
Désignant tour à tour le couchant et l'aurore,
Les champs et les cités, les plaines et les mers,
Ils dictent le massacre à travers l'univers
Et, d'un geste implacable, aux quatre vents envoient
Les holidés de fer qui hurlent et flamboient.
Des guerriers, cela ? Non, des mathématiciens
Qui chiffrent dans la chair et le sang; des païens
Aux nerfs de fer, avec un caillou dans le torse;
De froids calculateurs, évaluant la force
Précise dont il faut foudroyer tel endroit,
Et qui sont convaincus que c'est là tout le droit.
Oh ! rien ne les émeut. Ils chevauchent sans trêve,
Avec la catastrophe à la pointe du glaive,
Et ne se sentent pas gênés dans leur travail,
Quand leurs montures ont du sang jusqu'au poitrail.
Qu'est-ce que cela fait au succès de leurs armes
Qu'on verse par le monde un déluge de larmes ?

Ils chevauchent toujours. Roides, consciencieux,
Ils font leur tâche horrible à la face des cieus;
Et leurs glaives, levés et baissés en mesure,
Décrivent longuement autour de la figure
Du César plein de calme, et même d'onction,
Un cercle fulgurant d'abomination.
En ai-je vu pourtant, de ces princes à l'hure
De sanglier, pétris d'astuce et de luxure,
Margraves, podestats, reîtres vêtus d'acier,
Condottieri sans foi qui couvrent leur coursier
Du manteau qui descend à longs plis de leur tête,
En sorte que les deux ne font plus qu'une bête !
Mais je n'ai jamais vu, non ! même chez Pluton,
Où coule à flots de sang le rouge Phlégéthon,
Où les spectres maudits hurlent dans le Tartare,
Rien d'aussi vil, d'aussi hideux, d'aussi barbare,
D'aussi cruellement et froidement abject,
Que ces ducs, entourant de leur groupe correct
Aux poitrines sans cœur, treize fois décorées,
Le potentat pompeux à moustaches cirées !
Ah ! que ne puis-je un jour, ou même une heure encor,
Surgir du grand repos de la lumière d'or,
Déchaîner le brûlant essaim des tierces-rimes
Et moucheter ces gens des marques de leurs crimes !...
Ah ! que n'ai-je du moins, au plus noir de l'Enfer,
Réservé dans mon chant une bolge de fer,
Où la postérité qu'abreuva le calice
Pût loger, pour l'amour de la sainte Justice
Et pour l'apaisement des mânes des héros
Cet empereur germain avec ses généraux !... »

Et Dante regarda plus loin, plus loin encore,
De ce grave regard du lion qui perfore
L'espace et qui distingue au plus léger frisson

La chose obscure en marche au fond de l'horizon.
Et la face tragique où flambaient les colères
S'assombrit de tristesse, et deux larmes coulèrent
Des yeux brûlants.

La voix retentit de nouveau :

— « O siècle dernier né que j'avais cru si beau,
Siècle vingt, est-ce toi ? Te voilà dans la gloire
De ta lumière diluée en encre noire !
O siècle du flambeau porté par Lucifer,
Siècle rebelle, épris des torches de l'Enfer,
Qu'as-tu fait, qu'as-tu fait de la sainte Lumière ?
Toutes les vérités gisent dans la poussière;
Le mensonge, l'erreur, le sophisme, partout;
Rien de ce qui fut grand n'est demeuré debout;
Les tours, les hautes tours, où brillaient d'âge en âge
Les divines clartés qui consolent le sage,
Les tours, les hautes tours, sont à terre. Le vent
Souffle comme un démon sur le sable mouvant
De tes conceptions qui s'écroulent sans cesse.
O siècle impie, en proie à la noire tristesse
De Dieu perdu, ton âme est un gouffre béant
Où glapissent le vice et le goût du néant,
Où tourbillonnent, dans l'écume des blasphèmes,
Les sombres désespoirs et les luxures blêmes;
Et la plaine de mort étendue à mes pieds,
Ces ossements, ces noirs limons putréfiés
Traduisent mal, hélas ! le chaos plus infâme
Qui remplit jusqu'aux bords l'abîme de ton âme.

Ai-je adoré pourtant la sainte Vérité !
Ai-je aimé l'Ordre inscrit dans la diversité
Des choses, gravitant, chacune à sa manière,
Vers le Visage d'or de l'unique Lumière !
Ai-je voulu qu'en l'âme humaine en traits de feu
Resplendisse l'Image où se reconnaît Dieu !
Ai-je fait noblement dans les yeux de la femme
Étinceler l'Amour qui transfigure l'âme,
L'insatiable Amour qui dévore le ciel,
L'Amour qui toujours monte au Visage éternel,
A travers les vapeurs terrestres qui le voilent,
Et qui meut le soleil et les autres étoiles !...
Mais des sages nouveaux sont venus. Je le sais,
Penchés sur l'alambic, alchimistes rusés,
Ils ont ravi souvent au monde élémentaire
Des secrets étonnants qui transforment la terre ;
Mais, dans l'enivrement d'un art matériel,
Ils ont éteint là-haut les étoiles du ciel;
Hélas ! ils ont brisé, sombres iconoclastes,
Les déesses de marbre immortelles et chastes
Qui présidaient à l'Ordre et montraient le chemin ;
Ils ont empoisonné d'erreurs le genre humain.
Trois surtout, — je vois trois effroyables apôtres
A rebours, trois Germains qui dépassent les autres :
Moine de Wittemberg, qui ravageas la foi
Et qui fis de chacun le prophète et la loi;
Sage de Königsberg, prophète du noumène,
Qui saccageas le fond de la raison humaine ;
Et toi, dernier venu des grands démolisseurs,
Toi, professeur vanté parmi les professeurs,
Toi, surhomme, enseignant aux Teutons la morale
De Néron Ænobarbe et d'Héliogabale,
Salut ! à vous l'honneur au palmarès fatal !
Car vous êtes Satan, Moloch et Bélial !...
Mais écoutez encore, ô tourbe des sophistes
Grands et petits, broyeurs de néant, alchimistes
Qui volatilisez le Bien à petit feu
Et qui persécutez jusqu'à l'ombre de Dieu !
Quand vous avez, dans l'homme incliné vers la terre,
Réveillé le lion, le loup et la panthère;
Quand vous avez soufflé la rage dans les cœurs;
Quand vous avez, avec des rimes et des fleurs,
Honoré chaque honte, encensé chaque vice ;

Quand vous avez chassé, par un vil artifice,
 La dernière pudeur qui colorait le front ;
 Quand vous avez flétri les âmes jusqu'au fond ;
 Quoi vous vous étonnez qu'un jour, — jour de colère !
 Jour de deuil que la foudre épouvantable éclaire ! —
 La vaste frénésie intime, le sursaut
 De la chair libérée enfin des lois d'en haut,
 Tous ces fauves désirs, toutes ces rudes forces
 Qui font flamber les yeux et haleter les torses,
 Toute la harde de Centaures des péchés,
 S'emparant des engins que vous avez forgés
 Et des secrets d'en bas qui faisaient votre gloire,
 Aient pu réaliser une chose si noire,
 Un tel désert de boue où tout s'évanouit,
 Que moi, le grand voyant aux yeux d'oiseau de nuit,
 Le grand explorateur des bolges éternelles,
 Pour la première fois j'ai baissé les prunelles !...



— Et pourtant, siècle vingt, si durement puni,
 Ne désespère pas sous le ciel infini.
 Des hommes sont debout au milieu des barbares,
 Des hommes de grand cœur qui songent et réparent
 Et qui n'ont pas fléchi le genou devant Bel.
 Courage, les sept mille élus dans Israël !
 Un contre cent, un contre cent mille, il n'importe !
 Dites la Vérité comme on ouvre une porte.
 Proclamez l'Ordre exact, absolu, souverain,
 Comme on fait résonner une cloche d'airain.
 Criez Dieu, vaillamment, au milieu des rafales,
 Comme des cymbaliers qui choquent les cymbales.
 Mais surtout, relevez les tours, les hautes tours,
 Afin que, quand luira l'aurore des beaux jours,
 Quand de nouveau, parmi les claquements des cailles,
 On entendra les faux tranchantes qui travaillent,
 Tandis que, çà et là, les moissonneurs hâlés
 Circulent parmi l'or de leurs gerbes de blés,
 Dans le ciel d'un bleu tendre et doux comme la soie,
 Au faite des donjons vénérables, on voie,
 Blanches comme Jésus au sommet du Thabor,
 Avec leurs blonds cheveux cernés d'un cercle d'or,
 Aux festons des balcons côte à côte accoudées,
 Les très hautes et très gracieuses idées. »



Il se tut, L'aube avait doré le bord des cieux.
 La clarté blanchissait dans l'air silencieux.
 L'horizon prit des tons de nacre et de groseille.
 Une abeille
 Plongea dans le brasier de l'aurore vermeille,
 Comme une note d'or vibre et s'évanouit.
 Alors, Dante émergea du songe de la nuit.
 L'ombre auguste parut comme en fine poussière
 De lumière.
 Le front étincela. Les yeux levés au ciel
 Sourirent au Banquet suprasubstantiel.
 Et comme on voit se fondre au soleil la rosée
 Embrasée,
 Il disparut, fondu dans les feux du matin,
 Là-haut, où l'appelait à l'unique Festin.
 Dans l'océan de la Lumière créatrice,
 Béatrice.

VICTOR KINON.



LETTRE DE FRANCE

Un livre justicier (1)

Enfin, nous le possédons, fragmentaire hélas, mais tout gonflé de son suc nourrissant ce livre qu'Augustin Cochin élaborait avec ferveur depuis quinze ans lorsque la guerre arracha aux archives de la Révolution cet historien sagace et sans peur, en train de saisir par la peau du cou la Bête vorace bien embusquée sous les triples voiles de ses symboles. « Je ne fais pas un léger sacrifice » disait-il à son frère en rejoignant son régiment après sa première blessure. Il devait repartir cependant volontairement, et le bras encore dans son plâtre, une troisième fois. Son sang a coulé à Fouquescourt et à Tahure, à Verdun et au Mort-homme, puis sur la Somme où il est tombé le 8 juillet 1916 en pleine victoire sur les positions que sa compagnie avait conquises, au pied de ce Calvaire d'Hardicourt, dont la croix mutilée par les obus n'étendait plus qu'un bras éperdument miséricordieux. « Vois comme ils l'ont abîmée ! » dit-il à l'un de ses camarades qui l'accompagne dans son inspection du champ de bataille. Une balle l'atteint à la bouche et ressort par l'oreille gauche. Il meurt un quart d'heure après. « J'ai trouvé, dit l'infirmier Savine, ses médailles et sa Légion d'honneur tâchées de sang. Jamais les croix n'ont été plus honorées que sur cette poitrine et c'est en tremblant d'émotion que je les ai détachées pour les remettre à l'aumônier. Puis j'ai coupé des fleurs ! cela semble impossible. Eh bien ! j'en ai trouvé : des roses sauvages et d'un rouge éclatant. Une brassée de lauriers couvre son corps. J'ai lavé sa tête et je l'ai mis dans une attitude digne de lui. Il repose comme un preux d'autrefois drapé dans une toile de tente, les vêtements souillés de boue glorieuse et recouverts de fleurs » (2). Villeroy où est tombé Péguy, Rossignol où est tombé Psichari, Hardicourt où est tombé Augustin Cochin, lieux sacrés où il convient d'écouter les volontés de la France, celles pour lesquelles les plus purs d'entre nous ont offert leur vie et que rien au monde ne pourra nous empêcher de remplir, nous, leurs héritiers indignes mais passionnément fidèles...



Les Sociétés de pensée et la Démocratie, tel est le titre de l'ouvrage d'Augustin Cochin qui vient de paraître. C'est le témoignage, pièces en mains, de l'in vraisemblable mystification historique et philosophique exercée par l'Enseignement d'État sur l'intelligence nationale depuis l'ère des lumières. C'est une dénégation tranquille et forte de ses évidences à la face des docteurs de la Libre-Pensée, les sombres Aulard, les falots Seignobos et les Lavis, plus patelins. « L'histoire de la Révolution que vous leur enseignez, leur dit Augustin Cochin, n'a aucun rapport avec la science historique, c'est un roman métaphysique où une puissance mystique, le Peuple, la Volonté générale, le Droit, la Liberté, tire les ficelles de pantins sanglants et irresponsables ; ce roman ne sert que d'apologétique au cours de Dogme que débite dans la chaire voisine votre frère Durkheim et qu'il nomme la Sociologie. Au nom de ces principes scientifiques que vous avez l'hypocrisie

(1) Augustin Cochin : *Les Sociétés de Pensée et la Démocratie*. Plon, édit.

(2) Cité par V. Bucaille : « Augustin Cochin » édit. de l'Art Catholique

d'invoquer sans cesse, je vais prouver à vos dupes comment vous les trompez. »

Il est entendu que depuis la Révolution la Souveraineté du Peuple a remplacé le droit divin des rois : mais, se demande Cochin, qu'est ce donc que le Peuple, cet « énorme personnage anonyme », qui apparaît derrière toutes les scènes de l'atroce tragédie ? Non sans malice, il compare la place que tient cette idée mystique dans notre histoire officielle à celle de la Providence dans les manuels des Collèges de Jésuites au temps de Rollin. Et en effet, exactement, le Peuple remplace Dieu. Mais ce terme à majuscule a un sens ésotérique qu'il faut bien se garder de confondre avec l'acception vulgaire à minuscule. Un véritable mouvement populaire est tout spontané et local (comme il arrivait autrefois dans les soulèvements des communes), c'est le cri des entrailles affamées ou le redressement des épaules impatientes de leurs fardeaux ; puis, certaines libertés une fois obtenues, tout rentre dans l'ordre. Pour le Peuple de la Révolution, il n'en est pas ainsi. En 1789 toutes les doléances des *Cahiers*, qu'elles partent du pays du blé, de celui du houblon ou de la vigne, qu'elles émanent du paysan, du notaire ou du petit boutiquier, sont rédigées d'un bout de la France à l'autre dans le même style ; ce ne sont pas des libertés qu'elles revendiquent, mais la liberté en soi ; ce peuple parle invraisemblablement le langage solennel des philosophes ; ce peuple s'agite déjà depuis 1750 au moins ; il cabale, fredonne, raille et calomnie dans les salons de Madame Joffrin et de Madame Necker, dans les parlements, les académies, les chambres de lectures de province ; il étend son immense filet sur la France, un filet aux mailles subtiles étroitement nouées les unes aux autres, il inonde le pays d'une masse de libelles et de pamphlets contre le « fanatisme » et la « tyrannie » entendez l'Église et la Monarchie, formes visibles et tangibles de l'Autorité divine et humaine et qu'il résume d'un seul mot qui crie toute sa haine : l'Infâme. Ce peuple ne dévoile pas tout de suite son vrai nom ; il commence par s'appeler la Raison chez Voltaire, la Nature et la Volonté générale chez Rousseau, puis, lorsque la Révolution est mûre, tantôt la Nation, tantôt la République une et indivisible, tantôt enfin le Peuple, de nos jours la Société ou l'Humanité, mais c'est toujours, essentiellement l'insurrection de toutes les puissances de l'Homme contre les réalités surnaturelles auxquelles Dieu nous a appelés, c'est le rejet non seulement de coopérer à la Rédemption mais d'admettre que cette Rédemption soit nécessaire pour le bonheur futur de l'humanité, c'est le rejet de tout le plan de la Grâce, la haine de l'Église qui enseigne ces choses ; éliminer cette Église de la Société tantôt par la ruse, tantôt par la violence, tantôt par la séduction, tel est le plan qui se poursuit dans les « Sociétés » sans relâche, avec une méthode savante, depuis 150 ans. Les initiés seuls sont au courant du secret, car il est bon que les mots et les formules lancées dans la foule puissent être pris en différents sens afin que les intelligences candides et les cœurs généreux s'y laissent appâter.



Il faut lire l'important chapitre intitulé la *Crise de l'histoire révolutionnaire, Taine et M. Aulard*, pour toucher au vif cette étonnante machination. Au printemps de 1908, M. Aulard avait pris à partie la mémoire de Taine et s'était targué de prouver en un volume de 350 pages in-8° que l'érudition des *Origines* était nulle et que ce livre était presque « inutile à l'histoire ». Augustin Cochin releva le gant de l'imprudent

fanatique, et anéantit si élégamment son adversaire que celui-ci ne dut son salut qu'à la puissante protection de la divinité qu'il sert farouchement



Augustin Cochin commençait par montrer en Taine et en Aulard deux écoles d'historiens ; l'une, celle de Taine qui affecte de se retrancher derrière les faits et s'efforce de les expliquer par les circonstances, le milieu, sans chercher à en deviner le moteur secret parce qu'il n'y croit pas ; l'autre, celle d'Aulard, comme de Michelet et d'Henri Martin, celle qui inspire tous les manuels d'histoire de la Troisième République et qui est la Glose d'un nouvel Évangile, celui de la Révolution et des Droits de l'Homme. Avant 1789, c'est la nuit. Après cette date, c'est la lumière éblouissante qui affranchit les esprits. La première école a au moins le mérite de l'impartialité. Les faits ont leur éloquence. Mais son enseignement est incomplet. Rien de plus faux que cette enfantine théorie du milieu où, dit spirituellement Cochin, c'est toujours de la corruption que naît le germe, les grenouilles de l'eau croupie et les rats d'un vieux fromage. » La seconde école n'est rien moins qu'une falsification de l'histoire et une entreprise criminelle de déformation intellectuelle. Cochin montre comment Taine, inspiré par son amour du vrai, de préférence aux communiqués officiels rédigés pour la galerie, le *Moniteur* par exemple, cite plutôt les mémoires ou les rapports des municipalités et de commissions et en nombre abondant. M. Aulard, au contraire, ne cite que les documents qui servent sa thèse et puise presque exclusivement dans les « procès-verbaux, journaux, pamphlets patriotes, actes authentiques de patriotisme, rédigés par les patriotes, et la plupart pour le public » ; il enregistre pieusement tous les prétextes inventés par les Purs, le Peuple de la Terre, pour légitimer ses massacres. Et ainsi M. Aulard est aussi fort intéressant car son *Histoire politique de la Révolution* n'est ni plus ni moins que la Somme orthodoxe de la Démocratie. Tout ce qui offense ou contredit ses dogmes est prudemment passé sous silence ou anathématisé de haut. Rien n'est ineffable comme de voir Cochin relever une à une les omissions et les inexactitudes que M. Aulard reproche à Taine ; elles se réduisent à fort peu de chose et n'infirment jamais les faits qu'il avance. Pour M. Aulard il n'en est pas de même. S'il y avait une paille dans l'œil de Taine, il y a dans la sienne une poutre énorme, une poutre dont la révélation fit un bruit fameux qui eût dû faire sortir M. Aulard de la Sorbonne dans un Etat soucieux de la dignité de son Enseignement. Mais de même qu'un Gambetta a pu dire cyniquement « le Suffrage universel, c'est nous » (et cette affirmation se trouve inscrite sur le socle de la statue du Carrousel), ainsi un Aulard se retranche derrière la fameuse parole des Grands Ancêtres guillotinant Lavoisier : « La République n'a pas besoin de savants ». Le dogme de la Révolution est transcendant à toute vérité. Donc, après avoir démontré que M. Aulard, préposé comme on sait à la publication des Archives de la Révolution, n'utilisait que des pièces soigneusement triées, Augustin Cochin ajoutait négligemment : « D'autre part nous nous sommes aperçus que les articles des séries négligées portent les traces au crayon rouge ou noir d'un recolement fait d'après les Actes de M. Aulard, et qui répond de tous points à son supplément. En règle générale les croix indiquent l'absence, les points la présence aux Actes c'est-à-dire aux trois séries utilisées, dont la concordance avec les séries négligées s'établit dès lors très aisément. Il y a des cas particuliers ; ainsi à l'inventaire p. 3 les arrêtés présents

sont marqués p, les absents f. *Quand la date de la pièce diffère de la date des Actes, c'est la pièce qui est corrigée d'après les Actes.* Solution péremptoire qui tranche le délicat problème des variantes de dates comme Alexandre délia le nœud gordien. Mais il est bon que les travailleurs le sachent, de peur qu'ils n'attribuent aux rédacteurs de ces documents des *corrections* et des *ratures* qui sont le fait d'un de leurs plus récents lecteurs. »

Telle est cette prise en flagrant délit de faux que notre excellent ami Victor Bucaille a nommé pudiquement dans sa précieuse notice sur Augustin Cochin « une polémique avec Aulard » et la « thèse » d'Augustin Cochin, termes vraiment un peu pâles pour une aussi vigoureuse et délectable volée de bois vert.



Augustin Cochin est mort pour la France et M. Aulard, toujours en place dans sa chaire de Sorbonne, continue à noter de signes rouges et noirs les archives commises à sa garde et à falsifier les dates. Ainsi le veulent l'Union sacrée et le salut de la Culture française. C'est que, comme M. Lavis et comme M. Seignobos, il enseigne la véritable histoire républicaine. On ne comprend rien à la Révolution française et à notre République qui est sa fille naturelle si l'on ignore que nous sommes ici en présence d'un phénomène non point politique ou social, mais essentiellement religieux. C'est la conclusion qui se dégage irréfutablement des recherches d'un Cochin ; ses investigations historiques aboutissent à la même certitude que les études psychologiques d'un Maistre et les intuitions mystiques d'un Blanc de St Bonnet. Le chapitre V intitulé *Comment furent élus les députés aux Etats généraux* nous fait comprendre excellemment ce que fut la politique des « gauches » en novembre 1919. Logiquement, et pour les profanes, le suffrage universel ayant délégué en grande majorité les braves gens du Bloc national, ces braves gens devaient remplacer au pouvoir l'ancienne équipe radicale. En Angleterre, il en est été ainsi, comme en Suisse et en Amérique ; en France c'est impossible ; pour les initiés le Bloc national ne représente pas le Peuple ; ce sont des réactionnaires et des cléricaux ; aussi, bien qu'il ait la majorité, n'a-t-il aucun droit au pouvoir effectif ; on lui jettera bien quelques portefeuilles secondaires, Commerce, Agriculture ; mais toujours l'Intérieur sera réservé à un Jacobin. On a nettement l'impression lorsque l'on observe les fluctuations parlementaires qu'un pouvoir caché (Grand Orient, Ligue des droits de l'Homme) se sert de marionnettes prises du centre à l'extrême gauche et qu'il hisse au pouvoir moyennant certains engagements ; il occupe les partis avec des questions urgentes mais secondaires, travaillant dans l'ombre à son œuvre principale. Il ne faut pas oublier que les purs républicains ont à peu près tout concédé en novembre 1919 — quitte à tout reprendre pièce à pièce — *sauf une seule chose : l'intangibilité des lois laïques, le Saint des Saints.*



Dans la Presse de Paris du dimanche 16 novembre, sous le titre « La France le veut » on pouvait lire cet article du F. Mascuraud qui avait tout l'air d'un mot d'ordre décrété en haut lieu : « Oui, nous marchons contre les unifiés avec ceux qui marchaient contre nous quand nous demandions et soutenions toutes les réformes d'ordre social, selon notre programme initial, programme dont nous sommes fiers, dont nous ne

retranchons rien et auquel rien ne nous rendra infidèles. Si les partis politiques sont tenus d'opérer aujourd'hui un REGROUPEMENT TACTIQUE de leurs forces, c'est l'intérêt supérieur de la République qui l'exige, la France le veut ». On peut dire que depuis ce coup de maître, cette minorité agissante et la seule organisée avec des principes nets et des buts définis a joué avec le bloc national comme le chat avec la souris ; la Chambre dite bleu horizon n'a pas osé parler encore de la répartition proportionnelle scolaire ; les relations avec le Vatican sont indéfiniment ajournées sous un prétexte ou sous un autre ; la ruine de nos intérêts en Orient est quasi consommée en haine de l'influence catholique et l'effarant mandat britannique met les vieux saints et nos missions sous la surveillance judéo-protestante. Nous assistons à la mise en action des mêmes méthodes prudentes et progressives que celles que nous dévoile Cochin dans le travail de la petite société des frères de Dijon en 1789.

Et comme alors ceux qu'on nomme les honnêtes gens n'y voient goutte car leur journal ne leur raconte pas ces choses, ils ignorent qu'en démocratie ce n'est pas l'homme seul et responsable en face de son métier ou de sa mission qui décide des intérêts du pays, mais l'homme *assemblé*, c'est à dire amputé de ses moyens de réfléchir, de comprendre et de commander, influencé par les avis et les passions contradictoires, leurré sur la force de l'adversaire qui crie plus haut que lui, porté par là même aux pires concessions ; ils ne se rendent pas compte qu'un groupe décidé, peu nombreux, sans scrupules, muni de mots d'ordre d'un parti puissant et étranger à cette assemblée arrivant dans cette confusion, c'est lui qui manœuvrera tous les autres. Ainsi en fut-il pour le socialisme avant la guerre, ainsi le voyons-nous pour le radicalisme sournois d'un Herriot par ex. qui est pour le moment le meilleur agent du pouvoir occulte, précisément parce qu'on est persuadé que son parti est mort, ce qui lui permet de travailler infatigablement aux mines et aux contre-mines sans se faire voir pendant qu'on parle de réparations, de sanctions, de « victoires morales ». Lorsqu'on a lu A. Cochin, on a la certitude salubre « que sous les mots de liberté, de suffrage universel, de droit, enfin de toute la blaguologie démocratique se cache toujours le réalisme le plus précis dans les moyens c'est-à-dire la force, la ruse et le mensonge. Nous combattons la poitrine nue, contre un adversaire revêtu d'une cuirasse blindée.

La véritable lutte, Cochin la désigne exactement dans sa lettre à M. Edouard Le Roy. « Il s'agit, dit-il, bien moins désormais de la guerre entre l'autorité et la liberté, entre la foi et la raison que d'une lutte entre deux autorités, deux dieux : le Christ et la Société — j'entends la seule rationnelle et parfaite, la Démocratie directe. »

On fera certainement le silence en haut lieu sur un tel livre. Il brise une idole trop chère. Mais cette voix d'une tombe sacrée est trop claire et trop ardente pour qu'elle ne finisse pas par atteindre ceux qui dorment encore ou qui s'enferment à double tour dans leur chambre confortable pour ne pas entendre...

ROBERT VALLÉRY-RADOT



Les idées et les faits

Chronique des Idées

Et donc, devant la figure âpre et tourmentée du solitaire de Chalcis et de Bethléem, devant Jérôme, le lion du désert aux rugissements terribles, l'impitoyable censeur des mœurs de Rome, le fougueux polémiste frappant d'estoc et de taille même sur des amis très chers comme Rufin d'Aquilée, même sur des évêques vénérables comme Augustin d'Hippone, le Cardinal Mercier, ne reconnaissant plus la douceur d'un Hilaire et d'un Ambroise, se sentait comme en défiance et ne levait sur le rude batailleur qu'un regard intimidé et lointain.

Or, pressé par Benoît XV de panégyriser le redoutable héros, il s'approcha presque en tremblant, regarda au fond de cette âme et... fut conquis. Il comprit pourquoi l'Église avait ceint de l'aurole le front de l'austère Dalmate.

Cette âme de feu était pure comme l'or passé à la flamme du creuset ; il avait aimé sans partage, sa virginale épouse, la vérité catholique ; il avait été dévoré par la passion de la science ; ses colères étaient des colères de l'amour.

Et alors, dans une magistrale conférence, scientifiquement assise sur une documentation de première main, composée avec un souci d'eurythmie digne d'un « parterre de rois », le premier auditoire de la chrétienté, le grand Cardinal exalta dans Jérôme l'ascète cruel à lui-même pour plaire à Dieu, l'immortel scrutateur et interprète des Écritures, le docteur de la foi, l'initiateur du monachisme à Rome, le champion de la tradition, le Père de l'Église.

De ce discours, publié intégralement par la *Revue générale*, nous détachons un passage éloquent et suggestif qui pourrait s'intituler : *Les deux manières de traiter l'adversaire*. Par ce temps attiédi d'union sacrée déliquescence, peut-être estimera-t-on opportun de rappeler que la mâle énergie contre l'erreur est une façon efficace de montrer son amour à l'adversaire. « Traquez l'erreur, disait saint Augustin, chérissez l'errant. » Formule idéale, susceptible d'applications diverses suivant les tempéraments, les milieux, les situations. Pour ma part, je goûte fort cette devise d'un grand évêque qui fut un grand lutteur, Mgr Freppel. « Sponte favos, aegre spicula le miel de plein gré, le dard à regret ».

J. SCHYRGENS.

La fougue de Saint Jérôme

Qu'importe, après cela, que le tempérament de cet homme ait eu ses défauts, et que ses adversaires les aient exploités contre lui ?

Il eut des adversaires, oui, et nombreux et bruyants et à des moments divers de son histoire.

Mais on oublie trop de le souligner, il eut aussi de fortes amitiés, et fidèles, et tenaces. Ne suffit-il pas de citer sainte Marcelle, sainte Paule et ses filles ; saint Pamphile, saint Domnion, prêtre de Rome ; ses compagnons d'Aquilée, Chromace et Héliodore, saint Augustin, les évêques de Gaule et les chrétiens d'Espagne et de Germanie qui le consultent, le vénèrent, copient à l'envi ses manuscrits ?

Quant à ses ennemis, sont-ils donc si dignes de sympathie et de respect ? Le clergé de Rome, qu'il eut le courage de rappeler au devoir ; Jean de Jérusalem, dont l'attitude fut toujours équivoque et demeure mystérieuse ; des personnages qui ont nom Helvidius, Jovinien, Vigilance, Pélage, hérétiques ou fauteurs d'hérésie ; Rufin, lui-même, traître à l'amitié, qui, sournoisement, exploite contre son ami d'hier les faiblesses ou les méprises dont il a reçu la confiance ingénue.

Non, ni la fougue de Jérôme, ni la pointe acérée de ses réparties n'entament sa sainteté.

J'aime Notre-Seigneur s'apitoyant sur la foule affamée au désert ou versant des larmes sur son ami Lazare ; mais je l'aime aussi, saisissant de ses mains divines un fouet pour chasser les usuriers du Temple, ou cinglant le pharisaïsme de ses sarcasmes vengeurs : « Race de vipères, hypocrites, malheur à vous ! Vous ressemblez à des sépulcres blanchis, beaux d'apparence et remplis au dedans, d'ossements morts et d'impuretés ».

Il nous émeut, le grand Apôtre, quand, dans l'humble maison d'Aquila

et de Priscille, il passe des heures précieuses à travailler de ses mains ; ou quand, devant le peuple de Corinthe, il confesse avoir été le dernier à être gratifié de l'apparition du Christ ressuscité, « parce qu'il n'est, dit-il, qu'un avorton, le dernier des apôtres, indigne de ce nom, lui qui a persécuté l'Église de Dieu » ; mais, n'est-ce pas, qu'il n'est ni moins beau, ni moins grand lorsque, devant cette même Église de Corinthe, où son autorité est contestée, il se redresse et défie ses adversaires : « Êtes-vous Hébreux ? Je le suis : Israélites ? Je le suis. De la postérité d'Abraham ? Je le suis comme vous... Ministres du Christ ? Je le suis plus que vous... Et s'il faut que je me glorifie, je le ferai, et je vous parlerai de mes visions et de mes révélations, et je vous apprendrai que je connais un homme qui fut, il y a quatorze ans, ravi au troisième ciel et mis en possession de mystères que personne au monde ne serait capable de traduire en langage humain ».

J'admire saint François de Sales disant à son insulteur : « Vous m'arracheriez un œil que vous ne m'empêcheriez pas de vous regarder de l'autre avec amour » ; mais il ne me déplaît pas d'entendre aussi saint Polycarpe répondre à Marcion, qui l'interroge : « Me reconnais-tu ? — Si je te reconnais ! C'est toi le premier-né de Satan ». Il me déplaît moins encore d'enregistrer cette déclaration de Jérôme, testament du fier lutteur : « Four les hérétiques, je ne les ai jamais épargnés ; j'ai toujours souhaité avoir les ennemis de l'Église pour mes ennemis ».

Tel a bien mérité de la vertu, qui a étouffé en son âme une poussée de colère ; mais tel autre n'a pas un mérite moindre, qui a su faire de sa passion une arme au service de la vérité !

Les saints diffèrent entre eux comme les étoiles du firmament, il est heureux pour l'harmonie du spectacle que le paradis nous réserve, et dont l'Église nous donne déjà le pressentiment, qu'ils ne soient pas tous coulés dans le même moule, mais qu'en chacun nous retrouvions, avec les traits divins de la grâce qui leur sont communs, la physionomie originale de leur sainteté.

Je suis tenté de dire que j'aime mieux Jérôme avec ses intempérances de langage ou de zèle qu'un Jérôme artificiel sans heurt ni soubresaut, parce que, plus humain, il est pour nous plus imitable.

Il faut être atteint de myopie intellectuelle pour douter de l'héroïcité du grand Jérôme. Car, s'il avait des passions, ce rude jouisseur, il les tenait en main ; jamais il ne s'est laissé détourner par elles du chemin de la vérité et de la morale chrétienne.

CARDINAL MERCIER.



ROME

Décret glorieux pour l'épiscopat de Belgique

Nosseigneurs les Évêques, la Faculté théologique de Louvain, les Provinciaux des Ordres religieux résidant en Belgique et le Clergé du diocèse de Malines avaient adressé une supplique au Saint-Siège pour que le culte de Marie Médiatrice fût reconnu et introduit dans la liturgie catholique, en attendant que ce titre et cette grande gloire de la Sainte Vierge fussent proclamés comme dogme de foi. Leur requête a été agréée. Le 31 Mai prochain, nous célébrerons pour la première fois la fête de Marie Médiatrice.

Cette fête n'est établie, par le décret pontifical, que dans les diocèses belges. Mais elle sera étendue, a déclaré Sa Sainteté, aux autres diocèses, à la prière des évêques. On peut prévoir que ceux-ci vont rivaliser d'empressement pour rendre à la Mère de Dieu ce magnifique honneur, et qu'en peu de temps, le culte de Marie Médiatrice deviendra universel.



Le culte et la piété de l'Église universelle ont préparé la définition dogmatique de l'Immaculée Conception; ils prépareront également, espérons-le, la définition dogmatique de la Médiation de Marie.

Ces deux vérités sont comme les deux sommets de la théologie mariale. D'un côté, le plus éclatant privilège de sainteté personnelle de la Vierge, de l'autre, l'universalité de son action corédemptrice.



Comme on a dû le faire observer, lors de la définition solennelle de l'Immaculée Conception, à nombre de critiques ignorants, ce dogme n'était pas nouveau. Il était inclus dans la doctrine enseignée dès le commencement et consignée dans les Saints Livres, de l'exceptionnelle sainteté de la Mère du Christ. De même, et plus clairement encore, la doctrine de la Médiation Universelle de Marie est contenue dans celle de son universelle maternité.

Car c'était bien d'une maternité réelle et effective que parlaient déjà les premiers docteurs et Pères de l'Église, spécialement lorsqu'ils interprétaient les mystérieuses paroles de Notre-Seigneur en croix : «Voilà votre Mère. Voilà votre fils». Qu'il nous suffise de rappeler le mot puissant d'Origène : Marie ne serait pas entièrement la mère du Christ si elle n'était en même temps notre mère, car nous sommes le prolongement mystique, l'achèvement de la personne du Christ.



Lorsque l'histoire de l'Église racontera les vicissitudes providentielles du nouveau dogme marial, elle redira, à l'immortel honneur du Cardinal Mercier et des autres évêques actuels de Belgique, l'initiative de leur ardente piété envers la Vierge bénie



Le miracle d'Andria

Le miracle dont le Docteur Warlomont a donné une étude historique dans le 1^{er} numéro de la *Revue catholique des idées et des faits* s'est renouvelé le jour même où elle paraissait, le Vendredi-Saint.

A trois heures de l'après-midi, l'épine desséchée sembla tout-à-coup reverdir, comme si elle venait à peine d'être arrachée d'une branche vivante. Puis une tache rougeâtre marqua un des côtés de sa base tandis qu'au sommet tremblait une goutte de sang vermeil.

Une foule immense, contenue à grand'peine par la police, fut admise à défilé devant le reliquaire prodigieux. Et une Commission d'enquête composée en majeure partie de médecins et nommée par la Congrégation des Rites, rédigea sur le champ et signa une relation précise des faits observés.

C'est avec un transport d'enthousiasme, signalent les journaux, que la foule qui attendait et priaît dans la cathédrale d'Andria, accueillit l'annonce du prodige.

LOUIS PICARD.



AUTRICHE

La situation

La situation de l'Autriche est « lamentable ». Plus du tiers de ses six millions d'habitants se trouvent à Vienne qui « ressemble aujourd'hui à une tête séparée du corps et se débat dans les horreurs de la misère et du désespoir ». Son commerce est anéanti, son industrie est paralysée, sa monnaie n'a plus de valeur. « L'Autriche est privée des éléments nécessaires pour vivre par elle-même. »

Cet état de chose a évidemment une « répercussion effroyable sur toutes les classes de la société ». (1)

La misère extrême menace de ruiner la race aussi bien que la vie intellectuelle et morale du pays. Elle est l'argument décisif des ligues néo-malthusiennes dont on signale la propagande intense. La « Ligue contre la maternité forcée » (Bund gegen den Mutterschaftszwang) qu'on

vient de fonder à Vienne, dit dans un de ses manifestes : « Les enfants meurent de faim, (on a constaté que sur 284.000 enfants qui fréquentent l'école à Vienne, 6.000 seulement reçoivent une alimentation normale) ils sont négligés, la plupart ne sont sauvés que grâce à la bienfaisance de l'étranger ; beaucoup de mères ne sont pas capables, en raison de leur épuisement, d'achever la gestation, le poids de leur nouveaux-nés descend jusqu'à 1250 gr. , les hôpitaux sont remplis de petits rachitiques, des enfants à 6 ans ne savent pas marcher, les parents tuberculeux, mal nourris, procréent des enfants débilités, la mortalité infantile est effrayante, car on ne peut donner aux petits ni nourriture, ni bain, ni linge. Chaque jour est un martyre pour les femmes pauvres qui rarement sont capables d'allaiter leurs enfants. Toute procréation en ces conditions est un crime contre le bon sens. La loi existante contre l'avortement doit être réformée ». En conséquence, la ligue exige « la liberté de choisir la maternité jusqu'au 3^e mois. — Aide donnée par le médecin ». (1)



Nous assistons en Autriche comme ailleurs à une recrudescence de l'immoralité publique. Elle s'accompagne d'un recul inquiétant des idées chrétiennes dans les masses populaires. Le socialisme a fait d'énormes progrès, des grèves de tous genres paralysent constamment la vie économique et finissent toujours par le triomphe des revendications ouvrières. Incontestablement la petite république est sur une pente glissante.

Le parti social-chrétien fait cependant tous ses efforts pour préserver le pays de l'anarchie. Ce parti a un glorieux passé ; ses grands succès d'antan et ceux qu'il peut encore enregistrer à l'heure présente, il les doit surtout à la valeur personnelle et au prestige de ses grands chefs et spécialement au D^r. Lueger. Mais sans aucun doute, il a trop négligé l'organisation systématique de ses forces au temps de sa splendeur.

Déjà avant la guerre, les socialistes avaient à ce point de vue une avance considérable que les récentes catastrophes ont encore augmentée. Elle se manifeste tant dans l'organisation syndicale que dans les groupements politiques.

Le premier congrès des syndicats chrétiens, tenu à Vienne en 1909, représentait environ 90.000 membres. Vers la même époque, les socialistes en avaient 4 fois autant.

A la fin de la guerre, en 1918, les syndicats chrétiens, dans l'Autriche actuelle, n'avaient plus que 20.656 membres tandis que les socialistes en comptaient 295.147. Les chrétiens, il est vrai, ont fait des progrès depuis ; ils sont passés successivement à 30.725 en 1919 et à environ 60.000 en 1920. Mais, pendant ce temps-là, les socialistes montaient à 772.146 en 1919 et ont sans doute encore dépassé ce nombre en 1920. Il faut remarquer toutefois que si les masses ouvrières sont au pouvoir des socialistes, ceux-ci ont beaucoup moins de succès parmi les employés, instituteurs, etc. D'autre part, si les ouvriers agricoles sont syndiqués par les socialistes, les chrétiens ont de puissantes organisations parmi les fermiers (une de celle-ci compte plus de 95.000 membres).



Au point de vue politique, les chrétiens disposent de trois organismes principaux : une ligue ouvrière avec 8.000 membres, une « ligue populaire chrétienne sociale » (surtout pour la campagne) et une « ligue populaire catholique » avec 170.000 membres.

Chez les chrétiens-sociaux, la séparation des organismes politiques et sociaux ne fut pas toujours très nette. Les socialistes au contraire ont proclamé cette distinction dès 1909 ; c'est peut-être une des causes de leur force. Les organismes politiques du parti socialiste avaient, en 1920, 325.863 membres (en 1914, ils en comptaient 119.500).

Malgré tout cela, les dernières élections furent un succès pour les chrétiens-sociaux et actuellement l'Assemblée nationale est composée de 82 chrétiens, 66 socialistes, 20 pangermanistes, 7 représentants d'autres partis.



Les chrétiens-sociaux d'Autriche, comme les catholiques d'autres pays, pratiquent l'Union sacrée. Tâche ingrate que la collaboration

(1) Cette propagande a ému l'épiscopat autrichien ; il la dénonce dans sa belle lettre collective du 30 janvier.

(1) Lettre de SS. Benoît XV au Cardinal Gasparri, 24 janvier 1921.

avec les partis extrémistes, au lendemain du démembrement de l'empire, de la révolution et de la banqueroute nationale, dans un milieu international des plus compliqués. Tâche délicate que la mise en œuvre dans la reconstitution de l'Etat des idées les plus contradictoires ! Les chrétiens-sociaux, sous la conduite de leurs chefs expérimentés Mgr Seipel et M. Weiskirchner, reconnaissent n'avoir pas obtenu, et ne pouvoir réaliser, tout ce que leurs convictions leur inspirent, mais ils prétendent cependant avoir fait œuvre utile en empêchant pire. Beaucoup de catholiques leur reprochent néanmoins assez amèrement de n'avoir pas le souci des principes et de sacrifier à la démagogie. C'est surtout l'œuvre constitutionnelle du parti social-chrétien qui est l'objet des critiques de la part de ces catholiques.

« Nous reconnaissons évidemment leurs mérites (des sociaux-chrétiens), écrit le Dr Eberlé, mais nous estimons qu'il doit être permis, à une époque aussi grave que celle que nous vivons, d'examiner en elles-mêmes, à la lumière des purs principes, des choses aussi importantes que les constitutions. Et nous croyons qu'en fin de compte il est plus utile au peuple et à sa cause, de lui montrer tout ce qui manque encore aux succès obtenus par lui ou par ses représentants, afin de l'exciter à des efforts plus grands dans l'avenir, plutôt que de l'endormir dans une fausse sécurité et dans l'indifférence, par le silence et un certain optimisme systématique. » (1)

Il se dessine actuellement en Autriche dans les milieux intellectuels une heureuse tendance à la concentration des forces catholiques. On s'y rend compte de ce qui perd la société moderne : l'abandon des principes catholiques. On y estime qu'un des principaux devoirs des catholiques, à l'heure actuelle, c'est de confesser leur foi. Le nationalisme échevelé, le mysticisme racique y apparaît comme un des germes les plus dissolvants du catholicisme. Au point de vue international, ces catholiques protestent contre la situation qui fut faite à l'Autriche par le traité de Saint-Germain. Mais à l'encontre des masses socialistes, de certains milieux chrétiens-sociaux et des nombreux pangermanistes, ils refusent d'entrer dans l'empire allemand et restent fidèles aux Habsbourgs qu'ils défendent contre les attaques prussiennes. Plutôt que de devenir une petite province aux limites d'un grand empire anticatholique et de voir Vienne réduite à un rôle bien effacé, ils aimeraient voir reconstituer une Confédération des États du Danube dont Vienne serait l'âme et la tête. Cette conception du rôle de l'Autriche leur paraît en même temps la seule issue possible d'une situation actuellement inextricable et une garantie précieuse de paix internationale.

À l'intérieur du pays, ils veulent opposer une barrière au socialisme d'Etat en développant l'organisation sociale chrétienne, en favorisant la décentralisation politique, en créant des œuvres d'action catholique solidement établies : parmi celles-ci, la presse franchement catholique leur apparaît à juste titre comme la plus importante.

Bref, les forces anti-chrétiennes sont puissantes en Autriche, mais la réaction catholique est énergique. Le parti chrétien-social lutte avec succès, sur le terrain qui lui est propre. Les catholiques s'organisent et approfondissent leur action. Les Evêques prennent la tête du mouvement et parlent le mâle langage dont leur magnifique lettre collective nous apporte l'écho.

Après avoir flétri dans des termes d'une rare élévation de pensée et d'une franchise toute apostolique les trois grandes plaies de notre époque et de leur pays, l'immoralité, l'indiscipline, la soif des richesses, ils ajoutent : « Chers diocésains, ce sont des paroles graves que nous vous adressons.

Mais les envoyés de Dieu, les prophètes de l'Ancien Testament, les Noé, les Moïse, les Jean-Baptiste, ne flattaient pas non plus leur époque ; bien au contraire, avec liberté et courage, ils proclamaient la vérité divine et les droits inflexibles de Dieu. C'est notre devoir d'être vos guides, c'est le vôtre de nous suivre. Nous ne doutons certes pas de votre bonne, de votre très bonne volonté. Les sombres nuages du présent laissent filtrer aussi de clairs rayons de lumière. Partout, les véritables chrétiens serrent plus étroitement leurs rangs, marchant toujours plus courageusement à la défense du christianisme et accomplissent souvent, pour leur foi, d'héroïques sacrifices. De nombreuses unions chrétiennes de jeunes gens sont en pleine floraison et les diverses professions se groupent en Associations chrétiennes. Ceux-mêmes qui, jusqu'ici, se montraient plus indifférents à l'égard de l'Eglise, commencent à se rapprocher d'elle, parce qu'ils voient que

dans le déluge actuel, l'Eglise est la seule arche de salut. La charité et la miséricorde chrétiennes agissent ainsi victorieusement, s'efforçant de guérir les blessures de la guerre et d'apaiser la lutte antichrétienne des classes. »

Ayant en ces termes dépeint le présent, ils prononcent ce fier verdict sur l'avenir, en même temps qu'ils donnent le gage certain de la victoire.

« Jésus-Christ... est seul la Voie, la Vérité et la Vie. Il est la Voie que doit suivre même le xx^e siècle : il est la Vérité que la science contemporaine elle-même doit reconnaître ; il est la Vie qui seule peut ressusciter l'Europe. Nous ne nous reposerons ni n'aurons de cesse que le Christ victorieux règne et triomphe dans les cœurs des hommes par la pureté des mœurs, une humble obéissance et un amour désintéressé du prochain » (1).

W. VAN DER ELST.



IRLANDE

Pour une trêve de Dieu

Nous espérons pouvoir donner dans notre prochain numéro une première « Lettre d'Irlande ». Nos lecteurs nous sauront gré de leur fournir aujourd'hui la traduction de l'émouvant appel de l'archevêque de Tuam pour une trêve de Dieu.

« Depuis le début de cette ère de violences, j'ai taxé de meurtres les attentats contre les membres des forces de la Couronne (sauf les cas de légitime défense), j'ai dénoncé les sociétés secrètes, j'ai enseigné que tout serment d'obéissance est invalide quand les ordres reçus vont à l'encontre des lois éternelles de la morale. J'ai dénoncé aussi les meurtres, les incendies, les violences commis par les forces de la Couronne. J'ai fait appel à nos jeunes gens pour qu'ils conservent leur indépendance et ne s'enrôlent pas dans des organisations où ils s'exposent à devoir obéir à des ordres émanant d'hommes inconnus. J'ai fait un appel en faveur d'une trêve de Dieu entre l'Angleterre et l'Irlande. Laissez-moi finir (ma lettre) par une répétition de cet appel.

L'Irlande est une nation catholique. Elle a vécu pendant sept siècles sous l'oppression. Dieu qui la soutint si longtemps n'est-il pas à même de la délivrer de sa captivité ? Le but de la lutte actuelle est juste. Mais quelque juste qu'il soit, il ne justifie pas des moyens mauvais. En dehors des cas de légitime défense c'est un crime pour des particuliers que de tuer.

Ce qui s'intitule « l'armée de la république irlandaise » peut comprendre la fleur de la jeunesse du pays, elle ne détient aucune autorité, ni du peuple irlandais, ni d'aucun principe moral, pour entreprendre une guerre de guerillas contre des forces supérieures avec comme conséquences la terreur, l'incendie, et la mort de gens innocents. J'ai été accusé de fortifier le bras d'un gouvernement scélérat, mais je réponds qu'il me faut être pour mon peuple un guide moral, même si des politiciens pervers détournent la prédication et l'évangile vers des buts mauvais.

Je fais appel au gouvernement Anglais pour qu'il nous gouverne ou nous laisse nous gouverner. La première tâche d'un gouvernement est de protéger les vies humaines et la propriété. Le gouvernement actuel tue délibérément et attente à la propriété. Le meurtre ne justifie pas le meurtre. S'il ne peut empêcher le meurtre que par le meurtre et l'incendie il a fait faillite devant Dieu et devant les hommes. Je fais un nouvel appel pour une trêve de Dieu. Que le pouvoir le plus fort proclame cette trêve et permette aux représentants du peuple de se réunir pour arrêter les termes d'un arrangement définitif entre les deux nations. Cela fait, l'aurore de la paix sera, je crois, perçue à l'horizon. Quelques mois de trêve feront voir clair et une saine réaction, qui aboutira à une solution, succédera à une nuit d'horreurs ».

* * *

(1) Lettre collective de l'épiscopat autrichien du 30 janvier 1921.



(1) *Das Neue Reich*, n° 16 p. 227.

BANQUE D'ANVERS

SOCIÉTÉ ANONYME
FONDÉE EN 1822

48, place De Meir, Anvers

CAPITAL (entièrement versé) frs 35.000.000
RÉSERVES » 35.000.000

Toutes opérations de Banque et de Bourse

BANQUE ITALO-BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL (entièrement versé) frs 50.000.000
RÉSERVES » 22.000.000

SIÈGE SOCIAL : 48, place De Meir, Anvers

FRANCE :

Paris, 62, rue de la Chaussée d'Antin

GRANDE-BRETAGNE :

Londres, 50, Old Brood street, E. C.

SUCCURSALES ET AGENCES :

ARGENTINE : Buenos-Ayres.

BRÉSIL : Sao-Paulo, Rio de Janeiro, Santos, Campinas.

CHILI : Valparaiso, Santiago

URUGUAY : Montevideo.

Correspondants dans toutes les places principales
de L'Amérique du Sud

La Banque Italo-Belge se charge de toutes opérations de
Banque où elle est établie.

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE 4,200,000 Francs

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

Laines Filées

==:

Bonneteries

GROS

Téléphone Br. 16158

Ancienne Maison LEBRUN-SAX

F. SAX-PONCELET

SUCESSEUR

223, rue Haute

BRUXELLES

“ BRABO ”

SOCIÉTÉ ANONYME

21, rue des Tanneurs, Anvers

LOCATION D'APPAREILS
ET DE FILMS CINÉMATOGRAPHIQUES
AUX CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES.

VERITAS

Librairie Universelle Catholique



Rayons : LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE, ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE. — ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICULTURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNEMENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21, ANVERS

Maison historique de Victor Hugo

Grand'Place, 26, BRUXELLES

F. BAL-JANSSENS

Poteries flamandes — Dinanderies
Cuivres anciens
Souvenirs de Bruxelles
Cartes postales

LISEZ ET PROPAGEZ

L'EFFORT

organe de l'A. C. J. B.

126, RUE DE TIRLEMONT

LOUVAIN

THE BON AMI C^o -- New-York

:—: :—: FABRIQUE AUX ÉTATS-UNIS :—: :—:

Succès!

“ BON AMI ”

Succès!

NETTOIE

Peinture
Boiseries
Fenêtres
Marbres
Baignoires
Toiles cirées

POLIT

Miroir
Laiton
Nickel
Cuivre
Zinc
Aluminium

FAIT RELUIRE

Fer-Blanc
Couteaux
Fourchettes
Acier
Émail
Faïence

ÉCURE

Poterie
Bouillottes
Éviers
Vaisselle
Réfrigérateurs
Fer

::: En vente dans les principales Épiceries et Drogueries :::

AGENT GÉNÉRAL DÉPOSITAIRE :

Mme E. B. HOTCHKISS, Bruxelles